

Insertions et significations des discours encyclopédiques dans le *Roman de Toute Chevalerie* de Thomas de Kent

Dans le *Roman de Toute Chevalerie*, Thomas de Kent raconte longuement le voyage d'Alexandre en Orient et introduit de nombreuses descriptions des différentes merveilles des Indes et de l'Éthiopie¹ ; en effet, il rassemble dans ce récit une grande partie des connaissances disponibles sur l'Orient en cette fin de XII^e siècle, pour plaire et instruire. Pour autant, l'insertion de ces développements encyclopédiques dans la trame narrative pose un certain nombre de questions : celle de l'écriture de ces informations (pseudo) scientifiques, celle de leur enchâssement dans le récit et surtout celle de la cohérence de la narration.

Nous nous demanderons si, au-delà des buts avoués par Thomas, ces discours participent à la *senefiance* du *Roman de Toute Chevalerie*, si de telles insertions sont ou non susceptibles d'influer sur l'écriture du roman et sur la lecture que l'auteur fait du personnage d'Alexandre et pour cela nous étudierons tout d'abord les formes que prennent les discours encyclopédiques, puis nous nous interrogerons sur les relations qu'entretiennent ces descriptions avec le récit et sur les significations qu'elles prennent dans la diègèse².

1 — J'utilise l'édition de B. Foster et I. Short avec une traduction, présentation et notes de C. Gaullier-Bougassas et L. Harf-Lancner, Paris, Champion, « Champion Classique, Moyen Âge », 2003.

2 — Dans les limites de cette communication, je ne pouvais pas étudier tous les dis-

Thomas de Kent utilise plusieurs modes d'insertion qui ont des conséquences sur les fonctions et la signification des discours encyclopédiques qui ponctuent le voyage d'Alexandre en Orient.

À deux reprises, il prend en charge de longues digressions pour décrire d'une part les merveilles de l'Inde majeure et d'autre part celles de l'Éthiopie³. Dans la première d'entre elles, qui ouvre l'entrée en Inde d'Alexandre, il évoque les peuples orientaux en reprenant essentiellement les informations données par Solin ; ceux-ci se caractérisent par leur longévité⁴, leur nourriture⁵, leur apparence⁶, leurs mœurs⁷. Dans la seconde, plus étonnante dans la mesure où l'Éthiopie appartient à un orient déjà mis en scène, Thomas campe d'abord le portrait de divers peuples pour le moins étranges qui se distinguent par la liberté de leurs mœurs⁸, par l'organisation de leur société⁹, leurs apparences et leurs habitudes alimentaires¹⁰, voire par leurs habitats¹¹ ; or la conquête du pays n'est pas racontée, aussi ces descriptions n'ont-elles pas de fonction narrative. Dans les deux cas, les discours oscillent entre fascination et répulsion et l'auteur n'hésite pas à faire des commentaires moraux¹² et, sans doute conscient de l'étrangeté de ces propos, il fait des références répétées à ses sources¹³.

cours encyclopédiques et j'ai donc dû faire des choix. Je n'étudie pas la description des Portes Caspiennes inspirée de Pline et de Solin (v. 4508-23), ni la traversée des déserts qui relève de la vision d'Alexandre et de ses hommes (l. 238-242), ni le récit des épreuves supportées à cause de la soif, dont un combat entre les hommes d'Alexandre et des hippopotames (l. 278-281) alors que Thomas insère la traduction de la description de l'animal faite par Solin (l. 280) ; or seuls les derniers vers de la laisse 280 rattachent cette digression au sort de l'armée macédonienne. Ensuite, alors qu'Alexandre « aloit aventures querant », ses hommes affrontent une horrible bête à deux têtes (l. 350) avant d'être attaqués par des éléphants que le héros parvient à vaincre par ruse (l. 351-352). Ces passages seraient à étudier ainsi que les discours géographiques.

3 — Éd. citée, l. 244-263 et 416-444.

4 — *Ibid.*, l. 244, 258.

5 — *Ibid.*, l. 250, 251, 256.

6 — *Ibid.*, l. 245, 251, 254, 255, 260, 262, 263.

7 — *Ibid.*, l. 249, 252, 253, 257, 258, 259, 261.

8 — Les Mastiens ont une grande liberté sexuelle : l. 417.

9 — Un peuple fait d'un chien leur seigneur et il le couronne roi : l. 419.

10 — Les uns sont grands (l. 418), les Maritimes ont quatre yeux (l. 420), les Agriophages ne mangent que des lions et des panthères (l. 421), les Arcabatistes ont quatre pieds et ressemblent à des porcs, les Cinomolgrins ressemblent à des chiens (l. 423), les Azachey ne mangent que des éléphants (l. 424), certains sont monstrueux (l. 426-427) alors que d'autres peuples sont « courtois » (l. 425) : les uns représentent la part cauchemardesque de l'Orient, l'autre la part du rêve oriental.

11 — L. 440 : un peuple vit sous l'eau.

12 — Éd. citée, v. 6711-13.

13 — Il cite les noms des peuples évoqués en précisant : « par lettrure », v. 6716 ; « li nostre autur honeste », v. 6727 ; « solum le mien garant », v. 6745, ou il donne le nom en latin, v. 6738. À propos des monstres velus sans bouche et sans nez, il évoque saint Jérôme : v. 6762.

De fait, ces emprunts sont conformes au dessein de Thomas qui se présente comme un compilateur et un traducteur ; il nomme ses sources et en cela innove¹⁴ ; il cite Solin¹⁵, Jérôme¹⁶, Denys et Mégasthène et « autres auturs assez¹⁷ ». Les deux premiers sont considérés comme prestigieux à la fin du XII^e siècle ; Solin apparaît comme la référence la plus fiable sur l'orient et Jérôme est une autorité en matière de traduction. En revanche, les deux autres posent problème ; Mégasthène est un auteur grec du III^e siècle avant Jésus Christ qui a écrit une somme sur l'Inde, *Indica*, résumée par Diodore de Sicile, mais le texte, comme le résumé, ayant été perdus, Thomas ne peut les avoir consultés ; Dyonis est, quant à lui, une figure mythique qui évoque Dionysos auquel Alexandre va se mesurer, mais cette source est aussi fictive que la précédente. Dès lors pourquoi, alors que Thomas veut se présenter comme un informateur sérieux, fait-il référence à des autorités imaginaires ? Les commentaires qui accompagnent ces deux noms donnent une explication ; en effet, Thomas précise que l'un et l'autre sont allés en Inde, aussi leurs écrits sont-ils le fruit de témoignages directs :

Denis et Magastes me trovent l'ensamplaire,
Qui alerent en Inde par meint lu solitaire
Evirent les genz e tuit le bestiaire.
Des peres qu'il troverent descristrent le lapidaire,
E autres livres assez, qu'il mistrent en almaire.

(v. 4595-99)

Or l'auteur médiéval considère, comme tous ses contemporains, que la vérité d'un propos est d'autant plus assurée que celui-ci est le fait d'un témoin oculaire¹⁸. De fait, la notion de véracité de ses discours revient comme un leitmotiv ; Thomas insiste sur la fiabilité des sources écrites¹⁹ qu'il va transmettre à ses lecteurs grâce à sa traduction en « romanz » et, lors de sa seconde intervention, il répète : « Jeo ne descrif nul fet dont n'ay autorité²⁰ » ; puis il s'excuse pour ses possibles erreurs : « si rien i ay mespris, si me soit pardoné » et précise : « Sachez de controvere n'ay rien ajusté ». De plus, à plusieurs reprises, il s'adresse à ses lecteurs (sans doute aux plus cultivés d'entre eux) et leur suggère d'aller vérifier

14 — Voir l'introduction de l'édition citée, p. XXIII-XXV.

15 — *Collectanea rerum memorabilium*, III^e siècle après J.-C.

16 — La traduction de la *Cosmographie* d'Éthicus Ister est attribuée à saint Jérôme.

17 — *Ibid.*, v. 4607.

18 — Le vocabulaire renvoyant au témoignage direct est important et fait écho à celui qui renvoie à l'écrit (cf. note 11) : *alerent*, v. 4596 ; *virent* : v. 4597, 4605, 4608.

19 — Le vocabulaire lié à l'écriture est important : *descristrent*, *escrirent* : v. 4598, 4605 ; *almaire*, v. 4599 ; *en autoritez*, v. 4605 ; *liveres*, v. 4609.

20 — *Ibid.*, v. 6646.

eux-mêmes qu'il respecte bien ses sources²¹, tout en précisant qu'il ne peut pas tout dire²² ; il est vrai que non content de se référer aux textes déjà cités, lors de sa seconde apostrophe, il énumère d'autres sources possibles : Trogue Pompée²³, Isidore²⁴, Orose, « E l'epistre Alisandre qu'il tramist par chereté / A mestre Aristotle qui l'out endoctriné²⁵ » et conclut : « e les autres liveres a cestui assemblé ». Une telle énumération renvoyant à une longue tradition savante relayée par la littérature didactique médiévale donne « un statut culturel à des données invérifiables²⁶ » ; ainsi l'encyclopédisme, la littérature scientifique alimentent la fiction autant qu'elles concourent à l'*amplificatio* d'une histoire bien connue.

Pour autant, Thomas ne renonce pas à toute originalité et à tout travail d'écriture personnel. Les descriptions des peuples orientaux sont rédigées sous forme de laisses écrites en alexandrins, rimés et dans le second prologue intérieur, Thomas précise qu'il a mis en vers sa traduction des textes latins parce qu'un récit écrit en français est ennuyeux s'il n'est pas versifié ; de plus, il l'a « un poy atiffé » et « e feint unes paroles pur delit e beauté » ; enfin, il ajoute : « Al miez que soy e poy l'ay ordiné ». Ainsi Thomas insiste sur la mise en forme de sa matière et sur son travail d'écriture, ceci d'autant plus qu'il est également conscient des difficultés rencontrées pour traduire correctement un texte : « Fort est a translater ; suffreite ay de romanz²⁷ ».

En revanche, il ne s'explique pas sur les choix qu'il a opérés dans ses sources²⁸ – Solin, essentiellement – mais nous constatons que les différentes descriptions qu'il a retenues pour évoquer les merveilles de l'Inde s'appuient sur un nombre limité de procédés. Certains relèvent de la simple rhétorique comme les inversions²⁹, les comparaisons³⁰ ou encore les simples décalages avec le monde

21 — *Ibid.*, v. 4610-13, v. 6655-64.

22 — « Si Thomas en deïst tant cum font li autur, / De plusors fust tenu a large menteur ! »

23 — *Ibid.*, v. 4612.

24 — Thomas cite deux fois Isidore de Séville alors qu'il ne reprend pas sa pratique de l'étymologie, mais la réputation de l'encyclopédiste est telle qu'il s'avère être un garant prestigieux. De plus l'œuvre d'Isidore est, en latin, un modèle de compilation comme l'a bien montré B. Ribémont, *De Natura rerum. Études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, Paradigme, 1995 ; voir en particulier, p. 11-68.

25 — *Ibid.*, v. 6657-62.

26 — F. Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XII^e-XIII^e siècles)*, Paris, Champion, 1991, t. I, p. 279.

27 — *Ibid.*, v. 4662.

28 — Sur ces choix, voir C. Gaullier-Bougassas, *op. cit.*, p. 219-222.

29 — *Ibid.*, l. 262 : « les hommes qui, jeunes, ont les cheveux blancs, et vieux, ont les cheveux noirs » ; l. 250 : le goût du cru.

30 — *Ibid.*, l. 251 : « Le tierz pople i est qe semble gent porcine ».

connu³¹ ; d'autres présentent des êtres hybrides³² ; dans tous les cas, il n'y a pas de ruptures radicales avec le monde occidental, ce qui sert – comme nous le verrons – son projet littéraire. Thomas utilise encore les hyperboles, or il le fait pour souligner la puissance des peuples évoqués qui peuvent lever des armées innombrables³³. Ces choix sont donc moins arbitraires qu'il n'y paraît de prime abord.

Les autres discours encyclopédiques sont insérés dans le récit et pour ce faire, Thomas utilise plusieurs procédés : soit les *mirabilia* sont présentées comme le résultat du désir d'Alexandre de tout connaître et les descriptions relatent ce que voit le héros et ses hommes, soit elles sont faites à l'occasion de combats menés contre des bêtes féroces ou des peuples monstrueux, soit Thomas les fait prendre en charge par des informateurs ou des guides qui tiennent des discours non seulement informatifs, mais aussi destinés à influencer sur les décisions prises par le Macédonien. En fait des liens étroits existent entre ces modes d'insertion, le contenu des discours encyclopédiques et les visées narratives de l'auteur qui sont choisies pour donner sens au roman.

En effet, les différents voyages d'Alexandre en Orient sont présentés comme le résultat de la volonté du héros de voir les merveilles que recèlent les Indes et l'Éthiopie. Pour justifier le passage des Portes Caspiennes, le héros évoque certes la nécessité de poursuivre Porrus en fuite, mais très vite, il avoue vouloir continuer « pur *veer* les merveilles qu'ai oy priser³⁴ » ; puis lorsque Porrus est défait, Alexandre lui demande : « *veer voil* la terre [...] / Pri vos sur gueredon qe vous me conduiez, / K'a la fin d'orient sauvement me menez » et Thomas ouvre la laisse suivante par le vers : « *pur veer les merveilles* s'est li roys esmeuz ». Après les combats contre les Indiens, le héros renouvelle sa demande : « Porre, jeo *voil savoir* / Les merveilles de l'Inde, conustre e *voir* » et la rime « savoir / voir » souligne son désir d'omniscience aussi grand que sa curiosité³⁵. Dès lors les *mirabilia* orientales vont être évoquées par le regard d'Alexandre et celui de ses hommes grâce à l'emploi

31 — Des hommes capables de sauter sur des éléphants tant ils sont grands : l. 258 ; des femmes qui enfantent très jeunes ou une seule fois : l. 259-261.

32 — *Ibid.*, l. 254 : les hommes mi-chiens, mi-hommes ; l. 255.

33 — *Ibid.*, v. 4643-44, 4648-49, 4658-59. Ces armées pouvant s'opposer à celle d'Alexandre.

34 — *Ibid.*, v. 4466.

35 — Voir les l. 354-359 et 367-369.

de verbes comme « trover »³⁶, « veoir »³⁷, « cercher »³⁸ ou vont être compléments de verbes de mouvement, ce qui donne l'impression de découvertes faites au cours de la progression des Macédoniens dans le pays³⁹ ; de plus, quand les compléments d'objet de ces verbes sont les termes d'une énumération, comme par exemple aux vers 5493-94 : « Trovent granz griffons, serpenz, dragons crestez, / Olifanz e lions e autres bestes assez », celle-ci s'apparente à une liste et donne une impression d'infini que Thomas de Kent, dans l'exemple cité, renforce en faisant se succéder une énumération par asyndète à une autre par polysyndète, donnant ainsi au vers un rythme qui mime celui d'un catalogue interminable. De plus, dès l'entrée du héros en Inde, l'auteur oppose les descriptions de l'armée macédonienne, tout à la fois immense et rutilante, mais trop lourdement chargée du poids du butin accumulé lors des conquêtes⁴⁰ et celles des pays traversés et des dangers qu'ils recèlent, dangers face auxquels les armes traditionnelles sont souvent impuissantes. Plus tard, alors qu'il aura conquis les Indes, Alexandre continue sa quête « pur aver pris e los⁴¹ ». Ici, les prouesses ne sont plus d'ordre chevaleresque, elles sont liées à la découverte des merveilles de l'Orient et cette déclaration de Thomas de Kent est suivie d'une énumération sur six vers de tous les animaux qu'Alexandre « veu ad⁴² » ; tous les noms sont employés au pluriel et cette liste, obtenue en combinant les indications données par Solin et par Pline, mêle des animaux réels et des créatures merveilleuses (même s'il est probable que les lecteurs contemporains croient à leur existence) ; elle tend à donner l'impression qu'elle n'est pas close, ce qui suggère une connaissance infinie et donc l'omniscience d'Alexandre.

Les descriptions encyclopédiques sont encore, à plusieurs reprises, prises en charge par des messagers qui tentent de mettre

36 — Par exemple, l. 128 : « Trove les granz rochers, les roistes monz aperz, / Pleneres les forestz, les chemins poy overz » ; l. 332 : « trovent granz griffons, serpenz, dragons crestez / Olifanz e lions e autres bestes assez » ; l. 354 : « Trovent estangs e riveres qe d'arbres sunt enclos » ; l. 355 : « E cil passent avant, trovent hidus les lius » ; l. 356 : « Trovent forestz e bois e les arbres bien hals ».

37 — Par exemple, l. 354 : « Veient homes e femmes qui mult sunt hauz e gros » ; « Les vals veient coverz d'orgoillus Canalius ».

38 — Par exemple, l. 367-368 : « Cerchent les idles, les regnés e les pans [...] Passent les Frassiens, Gaudiens / En briamont trova genz de estrange doctrine ».

39 — Voir les laisses 354-359.

40 — Voir les laisses 232-235, 237-242, 275-277. Cette opposition est significative de la vanité des conquêtes et du cumul des richesses alors que les aventures orientales mettent le héros face à lui-même (cf. ci-dessous).

41 — *Ibid.*, v. 5687.

42 — *Ibid.*, l. 349.

Alexandre en garde contre les dangers qui l'attendent⁴³. Ainsi au seuil de l'Inde majeure, trois paysans lui conseillent de renoncer à pénétrer dans ce pays et évoquent les dangers qu'il va rencontrer grâce à des énumérations qui cumulent les animaux les plus dangereux et ceux qui sont le plus chargés d'un imaginaire néfaste, comme les serpents ou les « granz dragons hidus⁴⁴ ». Plus tard, lorsqu'il est arrivé aux bornes d'Hercule, un vieillard lui tient un discours semblable concernant les habitants de Taprobane⁴⁵ et les abondantes richesses de l'île, gardées par des dragons et des griffons ; et dans ce monde inversé⁴⁶, vivent des animaux redoutables⁴⁷. Mais

Quant le roy Alisandre ceste merveille entent,
Quant qu'ad veu ou fet si ne prise donc nient
S'il ne veit la terre qe cist vielz li aprent. (v. 5478-80)

Et il en va de même des mises en garde des guides qui doivent le conduire au-delà de Taprobane⁴⁸. Tous ces discours sont l'occasion pour Thomas d'évoquer les étrangetés d'un monde oriental qui fascine les lecteurs, mais Alexandre reste sourd à ces avertissements.

Enfin les évocations des *mirabilia* peuvent être faites au cours du récit, comme c'est le cas dans les laisses 283 à 299, lorsqu'Alexandre et son armée affrontent des animaux fabuleux et inquiétants. Thomas de Kent suit l'*Epistola* et raconte comment les Macédoniens doivent successivement se battre contre des dragons⁴⁹, des serpents à deux têtes, des crabes à deux pattes, des lions blancs, des tigres, des chauves-souris, le Dentirant, et chaque combat fait l'objet d'une laisse. Les animaux sont décrits dans les premiers vers et les éléments retenus sont là pour susciter la crainte ; ainsi, par exemple, les serpents qui attaquent l'armée sont de « diverse color » ; celles-ci sont énumérées dans le vers suivant : « Veirs, rous, e techelé e noir cum arement » ; or la multitude de couleurs

43 — À ceux que je cite, il faudrait ajouter le vieillard qui s'adresse à Alexandre lorsque celui-ci veut soumettre le Paradis terrestre à un tribut : l. 337-342.

44 — *Ibid.*, v. 4426 et 4448.

45 — Ce sont des géants qui « horrible ont la façon » et qui ne chassent que des animaux sauvages et exotiques.

46 — *Ibid.*, v. 5474-75.

47 — *Ibid.*, v. 5476-77.

48 — Ils évoquent une montagne ardente où se trouvent des pierres précieuses et des perles fines, gardée par un bestiaire fabuleux et inquiétant : serpents à trois têtes, griffons affamés, lions couronnés ; puis ils précisent que le fond des mers et des rivières est pavé d'aimants qui rendent impossibles certaines navigations et l'utilisation de toutes les armes chevaleresques.

49 — Au début de ce récit, le lévrier albanais survivant tue un lion et un éléphant ; ces scènes rattachent les combats à ce qui précède.

suggère, à travers la diversité, un nombre inquiétant de reptiles ; puis l'auteur note un détail : « Crestes orent al chef, eskerdé hidusement » dont le caractère effrayant est souligné par l'adverbe placé à la rime ; enfin, la description se clôt sur des caractéristiques terrifiantes : « Crient e noisent e siblent oriblement⁵⁰ ». Un long combat oppose ces monstres et les hommes d'Alexandre, d'abord épouvantés ; finalement ce sont les « petit serpent » qui chassent les dragons, aussi le héros ordonne-t-il qu'on les épargne ; faut-il voir dans cette précision, une leçon de morale : « on a toujours besoin d'un plus petit que soi » ? Il est, en tout cas, intéressant de noter qu'Alexandre ne participe pas au combat⁵¹ et que ses chevaliers ne triomphent pas des monstres par des moyens chevaleresques ; ils ne peuvent tuer les serpents à deux têtes⁵² qu'« ové le Dieu comant » ; pour venir à bout des crabes à deux pattes, ils doivent les brûler ; ensuite Thomas précise que les chauves-souris et le Dentirant ne sont arrêtés ni « par arme ne pur nul feu ardant », car « en eaux ne put entrer espee ne ascerin brant ». Leurs épées ne sont efficaces que contre les fauves. Finalement, ce sont les Seres qui délivrent l'armée macédonienne des souris géantes. Ainsi Thomas insiste sur l'inégalité des combats et sur la difficulté qu'éprouve l'armée à vaincre ces créatures monstrueuses par des moyens traditionnels⁵³.

Quels sont les buts de Thomas de Kent ? Quelles fonctions vont assumer ces discours ?

Il semble évident que le but premier de Thomas est de transmettre à ceux qui ne maîtrisent pas le latin des connaissances considérées comme scientifiques. Cette volonté pédagogique se lit dans l'emploi d'un certain nombre de procédés rhétoriques qui renforcent le caractère didactique de ces discours ; à plusieurs reprises l'auteur apostrophe le lecteur soit pour le prendre à témoin de l'exactitude de ses développements, soit pour le mettre en garde : « Ne vous esmerveillez de ceo que ci oiez⁵⁴ » ; il utilise aussi des tournures comme « vous voil ore ...⁵⁵ », « ceo sachez⁵⁶ »,

50 — Et il en est de même pour les descriptions des autres monstres.

51 — Alexandre ne se bat qu'une fois seul, après avoir compris la leçon de la tempête envoyée par Dieu (l. 365), encore n'est-ce pas contre un monstre. En Orient, il n'a plus l'initiative, il accueille l'aventure. En revanche, il demeure un chef avisé qui fait preuve de sagesse et de prévoyance pour épargner ses hommes : voir, par exemple, l. 265 à 277.

52 — Ils sont plus effrayants encore par leur taille, la multiplication de leurs têtes et leur langue fourchue qui brûle ceux qu'ils atteignent.

53 — De plus, cet épisode est construit sur une alternance entre des moments euphoriques et des moments dysphoriques ; celle-ci souligne l'impuissance profonde d'Alexandre face à ces dangers ; ses victoires ne sont jamais que provisoires.

54 — Éd. citée, v. 4625.

55 — *Ibid.*, v. 4600.

56 — *Ibid.*, v. 4617.

« ceo saver poez⁵⁷ », « diray vos l'achaison⁵⁸ », etc. qui introduisent une relation de communication entre l'auteur et les destinataires. Enfin, Thomas ponctue parfois ses discours encyclopédiques de commentaires moralisateurs qui relèvent d'un enseignement éthique⁵⁹.

Or, ce projet didactique n'est pas, pour Thomas, contradictoire avec la notion de « plaisir ». Dans le second prologue interne, il revient sur cette idée qu'il évoquait au début du roman où il affirmait : « Un deduit ay choisi qe mult est delitus » ; mais ce plaisir n'a rien de vulgaire : il reconforte ceux qui souffrent et peut apporter du bonheur à ceux qui « sunt de romanz coveitus ». Dans ces vers, Thomas insiste sur la diversité du public visé ; ce sont des laïcs, friands d'exploits et de « vers merveillus⁶⁰ ». Ainsi enseigner et plaire sont étroitement liés dans le projet de l'auteur.

Néanmoins, comme le montre Catherine Gaullier-Bougassas, ces discours – tout particulièrement les digressions prises en charge par Thomas – interrompent arbitrairement la narration, au péril de l'unité de l'œuvre ; elle écrit :

Thomas leur donne une fonction purement extra-textuelle, il ne les relie jamais directement aux aventures du héros [...]. Leur statut de digression est aussi renforcé par la forme paratactique la plus pure qu'elles prennent.

et conclut : « Thomas confère donc ici un nouveau statut à son œuvre, il tend à la transformer en un écrit scientifique, en une encyclopédie⁶¹ ». Lui-même a conscience d'avoir inséré des digressions dans son récit puisque, lorsqu'il reprend la narration après l'exposé des merveilles de l'Éthiopie, il écrit : « Seignors, ore escutez, e jeo diray avant !⁶² ». Aussi sommes-nous en droit de nous demander pourquoi il a inséré de si longues digressions qui risquent de perturber la cohérence du récit et donc quelles fonctions elles assument.

Au-delà du désir d'instruire, l'auteur a la volonté de construire un univers qui pour être étrange ou *divers* n'en acquiert pas moins une réalité par le fait même d'être longuement *raconté*, et j'emploie volontairement ce verbe parce que la juxtaposition des vignettes

57 — *Ibid.*, v. 4630.

58 — *Ibid.*, v. 4675.

59 — Comme c'est le cas, par exemple, à la fin de la laisse 248 : « Ha, bels sire Dieu, Roy de ciel glorius, / Tanz frans homes en sunt al mond bosoignus ».

60 — *Ibid.*, v. 13-31 ; dès les v. 28-29, Thomas évoque l'Inde et l'Éthiopie.

61 — « La description du monde dans le *Roman de Toute Chevalerie* de Thomas de Kent », *Bien Dire et Bien Apprendre*, 11, *La description au Moyen Âge*, Centre d'Études Médiévales et Dialectales de Lille 3, p. 191-205 ; citation, p. 198-199.

62 — Éd. citée, v. 6773.

descriptives écrites en courtes laisses⁶³, présentant chacune une merveille différente, finit par constituer un univers qui n'en devient pas moins réel que le quotidien des lecteurs dont il s'éloigne moins qu'il n'y paraît d'abord. À l'aide de notations que nous avons précédemment relevées, le discours savant installe un climat d'inquiétude qui a à voir avec les épreuves qu'Alexandre va affronter. À la faune redoutable évoquée grâce à des énumérations s'ajoute la description de peuples, excellents guerriers, chasseurs émérites de bêtes sauvages⁶⁴ qui maîtrisent les sciences et les techniques⁶⁵ et qui en cela préfigurent les peuples de Gog et Magog. Thomas évoque aussi des lieux comme le Mont Maleus⁶⁶ qui annoncent d'autres montagnes où Alexandre rencontrera le sacré⁶⁷. Ainsi les choix opérés par l'auteur prennent-ils un sens dans l'ensemble du roman. D'autres descriptions présentent une société organisée différemment de la société occidentale⁶⁸ ou ayant d'autres valeurs⁶⁹, mais aucun jugement n'accompagne ces discours, ce qui tend à créer un ailleurs où l'extra-ordinaire apparaît comme une autre réalité. Il en est de même pour les éléments qui relèvent du rêve⁷⁰ : rêve de richesse⁷¹, rêves liés aux îles⁷², rêve d'exubérance⁷³. Dans la seconde digression concernant l'Éthiopie, l'*ailleurs* évoqué se double d'un *autrefois*⁷⁴. L'auteur évoque aussi la reine de Saba et les rois mages⁷⁵ avant de revenir à sa source principale pour décrire

63 — La laisse 248 compte 6 vers, puis les laisses 249 à 263 comptent 4 vers, à l'exception de la laisse 257. Les laisses 416 à 444 comptent entre 2 et 15 vers, mais les plus courtes sont les plus nombreuses.

64 — *Ibid.*, v. 4642-45, l. 245, v. 4657-61.

65 — *Ibid.*, v. 4652.

66 — *Ibid.*, l. 247.

67 — Thomas développe l'idée de l'inaccessibilité des montagnes qui sont présentées comme des lieux sacrés : l. 329, 332, 413, 431, 445. Sur ces lieux, voir C. Gaullier-Bougassas, *op. cit.*, p. 453-454.

68 — *Ibid.*, v. 4682-83, l. 249.

69 — *Ibid.*, l. 252-253.

70 — Sur le rêve de l'Orient au Moyen Âge, voir J. Le Goff, « L'occident médiéval et l'océan indien : un horizon onirique », *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1977, p. 280-298.

71 — *Ibid.*, l. 248 ; notons que les deux derniers vers de cette laisse mettent cette réalité orientale en relation avec le monde occidental : « Ha, bels sire Dieu, Roy de ciel glorius, / Tanz frans homes en sunt al mond bosoignus ! ».

72 — *Ibid.*, v. 4636.

73 — Qui passe par l'utilisation de nombreuses énumérations : v. 4637-38, 4655-56.

74 — J'emploie ces termes aux sens que leur donne F. Dubost dans son étude *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XII^e-XIII^e siècles)*, Paris, Champion, 1991, 2 tomes. Voir entre autres, t. I, p. 222 sq. Dans le roman étudié, nous pouvons citer la laisse 428 qui s'ouvre sur l'évocation des « antif desert » et se clôt sur ce vers : « Avant illuec n'ad gent, n'a home rien ne sert », or cette laisse est la dernière avant la reprise de la narration.

75 — À nouveau, Thomas fait la synthèse de diverses sources : cf. les Livres d'*Isaïe* et le *Deuxième livre de Samuel* pour ce qui est des rois mages.

tout un bestiaire fantastique⁷⁶ auquel vont répondre les propositions de Candace qui offre à Alexandre ces mêmes animaux, mais domestiqués⁷⁷ ; ainsi cette reine d'Éthiopie serait capable d'offrir au Macédonien la domination sur un monde sauvage auquel il n'a fait jusqu'ici que se heurter⁷⁸.

Ainsi quels que soient les procédés employés par Thomas de Kent, celui-ci transforme le discours encyclopédique par le recours à une poétique de l'ailleurs qui sera reçue comme telle par les lecteurs. Par l'alchimie de l'imaginaire ceux-ci vont, au-delà des propos savants, entendre la mise en place d'un univers merveilleux, différent de la merveille arthurienne, où vont se dérouler les aventures d'Alexandre qui, dans ce cadre, tendent à devenir elles-mêmes des merveilles. Ici l'encyclopédisme alimente la fiction en créant une atmosphère, un décor inquiétants qui justifient ce que disait Thomas : « Grant chose ad enpris roys Alisandre a faire / S'il n'est de par Dieu, a fin nel put traire ». Grâce aux exposés encyclopédiques, l'Inde devient le lieu de tous les possibles, aussi ces discours sont-ils une explication de cette double affirmation : la grandeur de l'entreprise d'Alexandre, mais aussi la nécessité de l'aide de Dieu pour la mener à bien. Ces digressions campent une ambiance, un climat nécessaire à la compréhension des aventures orientales du héros.

Les descriptions qui sont présentées comme la conséquence de la volonté d'Alexandre de tout voir et de tout connaître permettent à Thomas d'explicitier le désir d'omniscience du héros. Ces passages se présentent comme des catalogues et l'écriture même qui associe une structure parataxique, des reprises formulaires dans les vers d'intonation (i ad ... i est ...) et une thématique donnée (les *mirabilia* de l'Orient) s'apparente à l'esthétique de la discontinuité qui caractérise la liste. Or celle-ci « renvoie [...] à l'activité même d'ordonner et de circonscrire le réel, fantasme de toute puissance toujours déçu : la liste est le lieu d'une fuite "où le sujet vient lire son inachèvement"⁷⁹ ». Cette définition correspond parfaitement au statut d'Alexandre en Orient. Il veut soumettre la diversité du monde oriental, mais il ne fait que se confronter à son impuissance

76 — Des dragons, un monstre nommé Zéphus, mi-homme, mi-bête, le rhinocéros, le monoceros, le catoblepas, des fourmis géantes, des dauphins et des crocodiles ; ainsi se trouvent juxtaposées des descriptions d'animaux existants et celles de créatures fantastiques.

77 — *Ibid.*, l. 454 : le bestiaire fantastique se double d'hyperboles numériques : quatre mille panthères, cinq cents éléphants, etc.

78 — À nouveau, c'est à travers les descriptions encyclopédiques que s'esquisse la *senefiance* de cet épisode.

79 — M. Jeay, *Le Commerce des mots. L'usage des listes dans la littérature médiévale (XII^e-XV^e siècles)*, Paris, Droz, 2006.

comme le montrent les aventures qui l'attendent sur la route du retour⁸⁰ et qui prouvent bien que le héros n'a pas pu maîtriser les merveilles de l'Orient⁸¹. S'il est parvenu à enfermer les peuples de Gog et Magog, c'est parce qu'il a demandé et obtenu l'aide de Dieu.

De même les discours des messagers ont un effet paradoxal sur Alexandre qui ressent leurs avertissements comme autant de défis et lorsque le vieillard présenté comme un sage et un savant⁸², décrit l'île de Taprobane comme un lieu idyllique et précise : « Liberus e Hercules i voleient aller, / Mes ne furent tel qu'il i ossassent entrer », la curiosité d'Alexandre est renforcée par le désir de surpasser Hercule et d'égaliser Liberus qui a accosté à Ypirus par hasard. Le désir d'omniscience d'Alexandre, en cela digne fils de Nectanabus, va de pair avec une volonté de puissance qui lui fait désirer de s'élever au-dessus de l'humaine condition, pourtant lorsque les guides lui expliquent que le fond des mers et des rivières est pavé d'aimants qui rendent impossibles certaines navigations et l'utilisation de toutes les armes chevaleresques⁸³, Alexandre devrait comprendre que les combats qu'il va mener en Orient s'apparentent plus à des épreuves qu'à des batailles relevant du registre épique.

Ainsi Thomas de Kent utilise les discours encyclopédiques pour donner un sens à l'itinéraire d'Alexandre. D'abord désireux de tout voir et de tout connaître pour se surpasser et défier les dieux, Alexandre comprend que l'Orient est un lieu d'épreuves, et à l'égoïsme de la découverte, à l'orgueil de l'omniscience va succéder une prise de conscience née de ses échecs⁸⁴. Échec face aux merveilles orientales, échec face aux interdits et aux épreuves envoyées par Dieu⁸⁵. Il va renoncer à la vanité de la puissance

80 — Au début de l'épisode éthiopien, Thomas de Kent insiste sur le fait qu'Alexandre a exploré tout l'Orient et conquis le pays, pourtant le chemin du retour est lui aussi jalonné de rencontres périlleuses. Les Macédoniens doivent affronter les déserts et une faune dangereuse : « As estreiz perillus grant peine encontrerent / Kar par mi la vermine set jurs entruies passerent », la durée ayant une valeur symbolique. Plus tard, c'est tout un bestiaire monstrueux qui cause des pertes importantes dans l'armée d'Alexandre.

81 — Dans la laisse 479, Thomas évoque des serpents et des dragons ; l. 480-481, il décrit les Seseres, un peuple vertueux, en reprenant Solin et l'*Epistola* ; les Seres évoqués laisses 482 et 484 le sont à partir de Pline et de l'*Epistola*. Enfin, les laisses 484-487 sont consacrées à l'évocation d'un bestiaire monstrueux qui attaque Alexandre et son armée alors que ni les épieux, ni les faux ne viennent à bout des animaux et que les chevaliers ne sont protégés ni par leurs écus ni par leurs hauberts.

82 — *Ibid.*, l. 324.

83 — *Ibid.*, v. 5528-31.

84 — Alexandre connaît la peur et un sentiment d'impuissance. De plus, il affronte la colère divine.

85 — Le premier interdit concerne le Paradis terrestre qu'Alexandre voulait soumettre à un tribut et devant lequel il doit reculer, l. 337-342. La colère divine se manifeste par une terrible tempête qui ne s'arrête que lorsqu'Alexandre, comprenant les conseils

et de la gloire terrestres pour mener une aventure civilisatrice : l'enfermement des peuples de Gog et Magog. Le messager qui s'adresse à lui lui ouvre les yeux. Il s'agit d'un paysan à l'aspect monstrueux⁸⁶, mais ses propos « fierement » adressés au héros prouvent son autorité, qu'il tient de Dieu. Il dit ne pas priser les exploits d'Alexandre⁸⁷ et lui propose – lui ordonne – une mission qui redéfinit l'idéal de gloire du Macédonien⁸⁸ : Alexandre doit vaincre le Mal incarné par Gog et Magog. Le vieil homme explique l'importance de cette mission civilisatrice en prenant en charge la description de ces peuples que Thomas emprunte à Éthicus. Il les présente d'abord de manière générale⁸⁹ en évoquant leurs défauts, leur habitat et leurs nourritures. La félonie, la trahison, l'envie, l'orgueil règnent chez ces peuples qui « toz sunt de la ligne Nembroth le traitur⁹⁰ ». Ils habitent dans des fossés et des grottes comme les animaux, ils sont anthropophages et se nourrissent d'aliments abjects : « Plus vivent de char d'ome qe d'autre garison ; / De chiens, de luus sauvages funt il lur veneison, / E serpenz e colubers lur semble bon pesson, / Les crepaus e les raines e ly limaçon⁹¹ ». Toutes ces indications concourent à les déshumaniser et à les présenter comme des êtres infernaux qui menacent le monde civilisé. Puis le vieil homme les distingue et chaque laisse présente un peuple particulier, mais ils partagent des traits inquiétants : leurs conditions de vie sont inhumaines (certains vivent dans la mer⁹², d'autres dans des terres désertiques et stériles⁹³), leurs nourritures sont repoussantes (chair humaine, taupes, souris, chiens, charognes, « e d'autre poretur »⁹⁴), leurs apparences sont monstrueuses : certains sont velus comme des chiens ou comme des ours⁹⁵, ils ont la peau blême, couleur apparentée à la mort, d'autres sont « hidus e noirs e de grant estature⁹⁶ », d'autres encore ont « Lur denz hors des bouches,

de résignation de Tholomé, appelle Dieu au secours, l. 360-364.

86 — « Un oil ot e un pié, velu plus qe heriçon ; / N'ot col ne cerviz : al col ot son menton. / Cel oil avoit vermail, quir plus neir qe charbon. / Il n'ot nul chevoilz ; granz furent sis gernon » (v. 5993-96).

87 — *Ibid.*, v. 5959.

88 — *Ibid.*, v. 5971-73 : « Si de lur cruelté ne prengez vengeance / Et si ne facez de lur regne exil e destruccion, / Del los qe vous avez ne say donc l'achaison ».

89 — *Ibid.*, l. 370-371.

90 — *Ibid.*, v. 5980. Ces défauts sont l'envers des qualités requises d'un chevalier chrétien exemplaire.

91 — *Ibid.*, v. 5967-70.

92 — *Ibid.*, l. 372 et 378.

93 — *Ibid.*, l. 373 et 375.

94 — *Ibid.*, l. 372, 373, 376.

95 — *Ibid.*, v. 5996, 6026.

96 — *Ibid.*, l. 373, 376, 377.

laide la regardure ; / Les oilz vermals cum sanc ; corbe amont la ceinture⁹⁷ », ces derniers détails rappelant la représentation des démons dans l'iconographie du XII^e siècle. Ce sont aussi de redoutables guerriers qui maîtrisent les techniques et qui possèdent de grandes richesses⁹⁸, mais ils ne respectent aucune loi et leur société apparaît comme l'exact opposé de celles du monde occidental⁹⁹.

Ces descriptions s'inscrivent dans un discours dans lequel le vieil homme s'adresse à plusieurs reprises directement à Alexandre¹⁰⁰ ; elles ont une fonction argumentative : il s'agit de convaincre le Macédonien et ses hommes de la nécessité d'agir contre ces peuples en montrant leur dangerosité et leur barbarie.

Dans la suite du récit, les indications données à propos de Gog et Magog le sont en relation avec les actions qu'Alexandre mène contre eux et le plus souvent elles reprennent ou développent les propos du messager¹⁰¹. Malgré ses échecs répétés, Alexandre refuse de renoncer car, dit-il « de lur cruauté volt le mond deliverer¹⁰² » ; il a conscience de mener une action civilisatrice qui l'emporte sur ses succès de conquérant et il sait qu'il doit sauver le monde de ces êtres infernaux : « E s'il issent de ces mers, le mond est exillez¹⁰³ ». Pour réussir, il n'hésite pas à s'allier avec un de ces peuples afin de ramener du bitume et Thomas réécrit le voyage sous la mer d'Alexandre¹⁰⁴ dans la mesure où, dans ce roman, le héros n'agit pas uniquement par curiosité ; il transforme un pouvoir technologique et maléfique en outil pour vaincre le Mal¹⁰⁵. Il s'agit d'une épreuve personnelle menée dans une quasi solitude et, au retour,

97 — *Ibid.*, v. 6028-29.

98 — *Ibid.*, l. 378, 379, 380.

99 — Ils sont cruels et durs (v. 6019), ils « maintenant lecherie de chescune luxure », v. 6020 ; ils « tenent nule ley, ne n'aiment point dreiture ; / Entre eux nen ont amor ; a nul ne font mesure », v. 6030-31. D'autres adorent Saturne et sont traîtres et parjures (l. 377).

100 — L. 373 : « La poez, sire roys, esprover ta baidur / E vostre hardement e vostre grant valor » ; l. 375 : « Sire roy Alisandre, seiez en bien seurs... » ; l. 378 : « Mult est riche la terre dont vous m'oiez parler » ; l. 379 : « Entendez, Alisandre... » ; l. 380 : « Verité vous dirray, barons alexandrins ».

101 — Le peuple de Taragonce opte, grâce à sa supériorité technologique, pour une tactique défensive qui met l'armée macédonienne en échec : laisses 387-389b ; les habitants dévorent les chevaliers d'Alexandre : v. 6291-94, laisses 401 et 402.

102 — *Ibid.*, l. 389b.

103 — *Ibid.*, l. 394 et 402.

104 — Voir C. Gaullier-Bougassas, *op. cit.*, p. 427-431 et mon article, « Alexandre dans le *Roman de Toute Chevalerie* de Thomas de Kent, un itinéraire spirituel des dieux à Dieu », *Romans d'Antiquité et littérature du Nord, Mélanges offerts à Aimé Petit*, Paris, Champion, 2007, p. 515-530.

105 — Thomas décrit d'après la *Cosmographie* d'Aethicus les « coliphas », ces navires qui vont permettre à Alexandre de descendre au fond des mers et précise que le héros « ne volt de tot son ost fors treis privez mener ».

Alexandre comprend qu'il ne peut rien sans l'aide de Dieu à qui il offre un sacrifice sur le mont Chelion. Après trois jours de prières et de jeûne, Dieu lui révèle comment faire pour enfermer Gog et Magog. Cet épisode se clôt sur le récit de l'enfermement de ces peuples¹⁰⁶.

Cette épreuve se distingue des autres dans la mesure où Alexandre sait pourquoi il mène ce combat qui requiert toutes ses forces : la puissance de son armée, son intelligence et sa ruse, mais aussi l'aide de Dieu. De plus, le discours du vieil homme remet en cause la notion de « merveilles » orientales ; il s'agit ici d'expliquer au héros, et à travers lui aux auditeurs, que le Mal incarné par les peuples de Gog et Magog doit être vaincu. Le didactisme se fait discours moral et l'épreuve concourt au perfectionnement d'Alexandre dont la quête et les aventures ne sont plus vaines.

Jacques Le Goff affirme : « Les écrivains de l'Occident médiéval n'établissent pas de cloison étanche entre la littérature scientifique ou didactique et la littérature de fiction¹⁰⁷ » et de fait, Thomas de Kent se sert des discours encyclopédiques pour donner sens à l'itinéraire oriental d'Alexandre. Dès son arrivée aux Portes Caspiennes, le héros déclare : « Par my les deserz voil *mon chemin* drescer », et plus tard l'auteur écrit : « Si cum Alisandre aloit *aventures* querant¹⁰⁸ ». Ces deux vers résument la double postulation du voyage en Orient ; d'une part Alexandre a conscience de mener une quête personnelle ; les épreuves qu'il rencontre sont initiatiques et lui permettent de se découvrir ; il apprend à connaître ses limites en faisant l'expérience de la peur, du doute, de l'échec, et finalement il se mesure à l'annonce de sa mort¹⁰⁹. À l'égoïsme et à l'orgueil d'une quête de l'omniscience va succéder la conscience de sa finitude : la vraie limite, ce ne sont pas les Bornes d'Hercule, mais la toute puissance de Dieu. De plus, la découverte des merveilles de l'Orient par Alexandre s'apparente à une errance qui permet l'avènement, l'intrusion de rencontres improbables. Alexandre ne choisit pas ses combats, il n'a plus l'initiative ; il est soumis au hasard et les descriptions encyclopédiques insérées dans le récit sous forme de vignettes qui se suivent sans ordre apparent miment bien l'imprévu de ces aventures qui tracent le destin d'Alexandre.

106 — *Ibid.*, l. 407.

107 — « L'occident médiéval et l'océan indien : un horizon onirique », art. cité, p. 287.

108 — Éd. citée, v. 5701.

109 — Ce sera les deux dernières épreuves orientales d'Alexandre. Une voix lui prédit qu'il ne reviendra pas en Grèce (l. 445-446) ; puis il affronte les oracles des arbres du soleil et de la lune : l. 456-477.

Dans le *Roman de Toute Chevalerie*, les épreuves du héros sont orientées vers la découverte d'une sagesse supérieure ; Alexandre comprend la vanité des richesses et de la gloire terrestre, du pouvoir, de la seule curiosité et de la volonté de puissance. Il réussit une mission civilisatrice et au-delà de ce qui peut d'abord apparaître comme des échecs, il rencontre le sens du divin. Son itinéraire géographique dans cet Orient fabuleux se double d'un cheminement personnel et spirituel et le discours encyclopédique se met au service de cette signification du roman.

Huguette LEGROS

Université de Caen

EA4256 : LASLAR